
1 *Augustin en son temps*

La polémique des Pères de l'Église avec le judaïsme

Les Pères de l'Église sont appelés ainsi car ils exercent pour les Chrétiens une forme de paternité spirituelle. Maîtres spirituels, mais aussi organisateurs de l'Église, défenseurs du christianisme, penseurs de la foi, ils ont permis le développement du christianisme, et nous pouvons encore nous nourrir de leurs écrits. Cela ne signifie cependant pas que tous les écrits sont à envisager de la même manière. Leur attitude par rapport au judaïsme est ainsi soumise à caution et nous ne reprendrons plus un certain nombre de leurs affirmations. L'exemple du Concile Vatican II est à ce titre éclairant. Le recours à la pensée patristique des années qui ont précédé a permis d'élargir les horizons et de dépasser un certain nombre de blocages. C'est ce qu'à l'époque on appelait la théologie « ressourcée », qui venait s'abreuver aux sources bibliques et patristiques de la foi. Les Pères de l'Église sont ainsi cités à un grand nombre de reprises par les textes conciliaires. En revanche, le décret conciliaire *Nostra Aetate*, qui traite des relations du christianisme avec les autres religions et en premier lieu le judaïsme, fait figure d'exception : il ne renferme aucune référence aux Pères de l'Église.

Qui fréquente les écrits patristiques le comprend assez rapidement. Les traités *Adversus Iudaeos*, les déclarations polémiques, les allusions critiques contre les Juifs, ou encore l'outrance verbale des prédicateurs chrétiens montrent que les rapports pouvaient être tendus. Les Pères de l'Église ne se sont pas privés d'affirmer des Juifs qu'ils ne comprenaient pas leurs propres Écritures, et que Dieu les avait rejetés car ils n'avaient pas reconnu le Christ, d'où la destruction du Temple de Jérusalem par les armées romaines de Titus en 70. Ce qui aurait pu rester une simple dispute théologique, déjà perceptible dans le Nouveau Testament, a été sorti de son contexte et est allé beaucoup plus loin. La plupart

iront même jusqu'à accuser les Juifs d'être responsables de la mort de Jésus, même si, comme Augustin l'affirme dans le *Discours sur le Psaume 65,5*, ils ne peuvent être qualifiés que d'« homicides », mais pas de « déicides » puisqu'ils n'ont pas reconnu Dieu en lui¹.

Mais nous pouvons néanmoins nous interroger sur cette hostilité. Comment l'expliquer ? Nous ne nous plaçons pas ici sur un registre moral où nous chercherions à juger cette animosité ou au contraire à la minimiser. Notre article se veut davantage explicatif, cherchant à remettre les paroles et les actes de Pères de l'Eglise dans le contexte des premiers siècles. Les contributions du colloque *L'antijudaïsme des Pères. Mythe et/ou réalité ?*, tenu à Louvain-la-Neuve en mai 2015, sont un excellent outil pour aborder cette question².

¹ Cf. la synthèse, un peu sévère parfois, de D. Cerbelaud, « Les Pères de l'Eglise et les Juifs », *Sens* 416 (janvier-février 2018, p. 43-78).

² J.-M. Auwers, R. Burnet et D. Luciani, *L'antijudaïsme des Pères. Mythe et/ou réalité ? Actes du colloque de Louvain-la-Neuve (20-22 mai 2015)*, Paris, Beauchesne, 2017.

1 Un contexte polémique général

Par leur attitude ou leurs propos, les Pères de l'Eglise ne font donc généralement pas preuve de beaucoup de bienveillance envers le judaïsme. Mais si l'on examine attentivement le discours de ces auteurs, on se rend vite compte que cette manière de parler ou d'agir s'inscrit dans un contexte plus large. A la charnière des II^e et III^e siècles, Tertullien n'est ainsi pas plus tendre, dans son *Adversus Iudaeos*, avec les Juifs, que dans son *Contre Marcion*. Ce dernier rejette violemment l'Ancien Testament comme émanant d'un Dieu mauvais poussant l'imposture jusqu'à se faire passer pour le véritable Dieu. Tertullien le réfute avec la même verve que lorsqu'il polémique avec les Juifs. Peu après, si Origène critique l'interprétation littérale des Juifs qui en restent à une lecture charnelle, il n'est pas plus tendre envers les gnostiques qui envisagent un salut intemporel s'affranchissant de l'histoire de la Révélation. On trouvera même saint Jérôme presque même plus sympathique envers les Juifs qu'envers ses adversaires chrétiens qu'il n'hésite pas à couvrir d'injures !

Autre exemple, le comportement de l'évêque Ambroise de Milan, dont l'attitude lors de l'affaire de la synagogue de Callinicum est ainsi montrée du doigt³. Durant l'été 388, des troubles religieux éclatent dans cette ville de garnison romaine située sur l'Euphrate, en Mésopotamie, actuelle Raqqa. Poussés par l'évêque, des Chrétiens incendient une synagogue de la ville, tandis que quelques jours plus tard, des moines détruisent un lieu de culte des Valentiniens – groupe gnostique – qui les avaient empêchés de célébrer la fête de Maccabées. Nous n'avons pas beaucoup d'indication sur le contexte, les motifs et le déroulement de ces violences. Administrateur de la région, le comte d'Orient prend des sanctions contre les moines et demande à l'évêque de reconstruire la synagogue aux frais de la communauté chrétienne. C'est alors

³ Cf. P. Mattei, « Ambroise anti-juif dans l'affaire de la Synagogue de Callinicum ? Héritages et errements de l'historiographie (XVII^e-XX^e S.) ». Essai de mise au point, dans *L'antijudaïsme des Pères*, p. 77-99.

qu'entre en lice Ambroise, qui demande à l'Empereur Théodose de revenir sur la décision. Devant la réponse négative de celui-ci, l'évêque refuse de célébrer une eucharistie à laquelle assiste l'Empereur tant que celui-ci ne promettra pas d'annuler la décision du comte d'Orient.

Injuste, intolérant, fanatique... les qualificatifs ne manquent pas dans l'historiographie pour qualifier le comportement de l'évêque de Milan. Pourtant, les causes de son attitude sont variées : volonté de s'imposer face à un Empereur qui vient d'arriver à Milan ; défense de l'Eglise par un évêque qui a dû batailler contre les Empereurs précédents afin que soient garantis les droits des Chrétiens ; refus de donner raison à la communauté juive et de laisser l'impression qu'elle est soutenue par le pouvoir ; précédents où des lieux de culte chrétiens ont été brûlés sans que les coupables ne les reconstruisent. La rareté des sources historiques n'aide pas non plus à clarifier ces questions. Sans vouloir justifier le geste d'Ambroise, nous pouvons néanmoins remarquer que l'attitude de l'évêque se place dans la ligne de son action politique. Dans un contexte tendu, parfois hostile au christianisme, il a dû résister auparavant à l'impératrice Justine qui voulait confier sa basilique au clergé arien. Puis il s'est opposé au sénateur Symmaque qui voulait rétablir un autel païen, l'autel de la Victoire, dans l'enceinte du sénat romain. Ambroise est donc engagé sur tous les fronts dans une défense de la foi chrétienne. Il se montre vigoureux contre tous ses adversaires, qu'ils soient Juifs, ariens ou païens. Son exemple nous montre que la polémique contre le judaïsme s'inscrit dans un contexte plus large, la polémique des Chrétiens avec les autres religions. Mais ne donnons pas aux disciples du Christ la palme de l'intolérance : leurs adversaires ne le sont pas moins qu'eux !

2 L'antijudaïsme païen

Cet autre élément de contexte peut éclairer l'attitude des Pères de l'Eglise. Les Juifs entrent dans l'histoire des Grecs à partir des conquêtes d'Alexandre le Grand qui se taille un Empire s'étendant de la mer Ionienne jusqu'à l'Indus. Dans un premier temps, les rapports sont plutôt bienveillants et empreints de curiosité. Mais après la révolte des Macchabées, qui voit les insurgés juifs mettre en échec l'armée grecque du roi Antiochus IV Epiphane et chasser les Grecs hors d'Israël, les rapports se tendent. La présence des communautés juives de la diaspora, notamment en Egypte, met en relation Juifs et païens. L'animosité entre les deux communautés est réelle, surtout de la part des païens⁴.

Pour ne prendre qu'un seul exemple, au premier siècle de notre ère, l'historien juif romanisé Flavius Josèphe répond dans son *Contre Apion* aux

⁴ J.-M. Auwers, « Judéophobie païenne, antijudaïsme chrétien », dans *L'antijudaïsme des Pères*, p. 13-27.

accusations d'un grammairien grec d'Alexandrie qui avait répandu des accusations contre les Juifs. La réfutation de Flavius Josèphe nous donne à voir ce que leur reprochent certains païens. Vivant dans des communautés régies par des lois injustes (*Contre Apion* 2,11,125), les Juifs ne témoigneraient d'aucune bienveillance envers les étrangers (2,10,121). Moïse ne serait qu'un sorcier égyptien, un fabulateur qui n'a enseigné que le vice à l'exclusion de la vertu (2,14,145). Les rites des Juifs sont aussi attaqués : Apion raconte que quand le roi Antiochus Epiphane est entré dans le Temple de Jérusalem pour le piller, il a découvert une grande statue dorée à tête d'âne, preuve que telle est la forme du Dieu que les Juifs adorent (2,7,79-80). Il aurait aussi libéré un Grec prisonnier du Temple. Étonnamment, ce prisonnier avait été très bien nourri. Mais il aurait été destiné à un rituel annuel bien étrange : engraisé, il aurait ensuite été sacrifié, ses entrailles mangées par les grands-prêtres en signe de haine des Grecs (2,7,89-109). Ces calomnies révèlent que les particularismes religieux et sociaux des Juifs créent des animosités chez les païens. Intégrés économiquement à la société dans laquelle ils vivent, les Juifs le sont beaucoup moins socialement. Cette mise en retrait volontaire se traduit par leur absence dans les lieux de socialisation gréco-romains (théâtres, thermes...), l'impossibilité de prendre un repas avec un non-Juif à cause des lois de pureté, ou encore leur exemption des sacrifices du culte civique ; les Juifs sont soupçonnés de haïr les non-Juifs. Leur refus de représenter leur Dieu et l'absence de statue intrigue également. Lorsqu'en 70, les soldats de Titus pénètrent dans le Saint des Saints du Temple de Jérusalem, ils sont stupéfaits de n'y trouver aucune statue. Ils en viennent donc à accuser les Juifs d'athéisme.

Comme le montrent les textes réunis par Théodore Reinach au moment de l'affaire Dreyfus, ces images caricaturales ne sont pas des cas isolés⁵. Elle se répandent au fur et à mesure que les communautés juives croissent en vigueur et en nombre. Ce fond antijuif est, aux dires des historiens, plus marqué chez les Égyptiens ou chez les Grecs que chez les Romains. Cela n'empêchera néanmoins pas les guerres juives et la destruction du Temple en 70, puis la dispersion du peuple avec la destruction de Jérusalem en 135 par l'Empereur Hadrien, sans oublier la « guerre de Kitos » (113-115) où, sous le règne de Trajan, une révolte des Juifs d'Orient est sévèrement réprimée, notamment à Chypre et à Alexandrie. D'abord provoquée par des révoltes, cette répression féroce a aussi pu être nourrie par une haine envers les Juifs.

Si cette attitude de défiance des païens à l'égard des Juifs peut être considérée comme une des causes de l'antijudaïsme des Pères de l'Église, elle ne suffit pas à elle seule à l'expliquer. Les auteurs chrétiens lui donnent en effet une motivation religieuse et une profondeur théologique religieuse qui n'existaient pas auparavant.

⁵ T. Reinach, *Textes d'auteurs grecs et romains relatifs au judaïsme*, Paris, E. Leroux, 1895.

3 La concurrence religieuse

Les propos les plus virulents envers le judaïsme proviennent sans doute de Syrie. Jean Chrysostome, surnommé « bouche d'or » en raison de son éloquence, a ainsi utilisé son art rhétorique pour fustiger les Juifs d'Antioche. Dans le *Sermon* 1 contre les Juifs, le prédicateur va jusqu'à assimiler les synagogues aux théâtres, affirmant que les Juifs se sont rabaissés au rang de chiens et qu'ils sont comme des bêtes « bonnes pour l'abattage »⁶. Ces propos font frémir et nous laissent penser que Jean Chrysostome en appelle au meurtre. Manifestant une apparente déshumanisation des Juifs, ces formules outrancières sont d'abord des comparaisons qui reposent sur une argumentation scripturaire. Les chiens sont ceux de Mt 15,26 (« il n'est pas bon de prendre le pain des enfants pour le jeter aux petits chiens »). Dans le verset évangélique, ils désignent les païens, et Chrysostome propose ici une inversion des termes. La mention de l'abattoir provient d'Os 4,16, « Israël a été rétif comme une vache rétive », de Jr 38,18, où le prophète appelle son peuple un « taurillon indocile », tandis que l'égorgement vient de Lc 19,27 où le maître de la parabole des mines demande que ses ennemis soient égorgés. La mention de l'abattage est une référence à la Pâque et Chrysostome relie dans un autre sermon Lc 19,27 à Is 53,9, verset qui mentionne l'immolation du Serviteur souffrant. Comme le dit G. Bady, un des commentateurs modernes de Chrysostome : « On comprend dès lors que l'animal bon pour l'abattage, c'est aussi le Christ. Et avec les Juifs, c'est l'ensemble des hommes pécheurs qu'il représente dans son sacrifice volontaire. Bien sûr, dans le *Sermon* 1, Chrysostome ne le dit pas. Ce qu'il y a de sûr, c'est que son but est de dissuader les judaïsants de jeûner avec les Juifs, et non de servir ultimement de caution à la "solution finale".⁷»

Le calendrier liturgique est une clé pour comprendre une telle violence verbale. Ce sermon a en effet été prononcé au moment de la Pâque juive. Attirés par l'ambiance de la synagogue, et peut-être admirateurs de l'ascèse des Juifs, un certain nombre de Chrétiens d'Antioche ne voyaient aucun inconvénient à « judaïser », c'est-à-dire à suivre les observances juives et à se rendre à leurs célébrations. D'ailleurs, dans le *Sermon* 1, l'attaque la plus virulente de Chrysostome, qui choque le plus son auditoire, est l'assimilation des synagogues aux théâtres païens, lieux de l'immoralité par excellence pour les Pères de l'Église.

Pour prémunir leurs fidèles contre l'attrait exercé par le judaïsme, les prédicateurs sont portés à dépeindre les Juifs sous les traits les plus sombres. Ils ne se refusent à aucun argument pour éviter que leurs fidèles ne viennent grossir les rangs de la Synagogue. Cela explique pourquoi les auteurs syriaques comme Aphraate ou Ephrem de Nisibe, proches culturellement des Juifs forte-

⁶ Cf. l'étude de G. Bady, « Quelques éléments de réflexion sur les Sermons contre les Juifs et les judaïsants de Jean Chrysostome », dans *L'antijudaïsme des Pères*, p. 112-114.

⁷ *Id.*, p. 114.

⁸ M. Simon, *Verus Israel. Étude sur les relations entre chrétiens et juifs dans l'Empire romain (135-425)*, Paris, De Boccard, 1948.

ment implantés dans ces régions, sont tout aussi virulents que Chrysostome. Cette thèse a été portée par Marcel Simon, auteur en 1949 d'une des premières sommes historiques sur l'antijudaïsme chrétien ; l'animosité des Chrétiens envers les Juifs s'explique d'abord par cette concurrence⁸. Alors que l'historiographie traditionnelle se représente une communauté juive se refermant sur elle-même au cours du II^e siècle, cette vision manifeste au contraire le dynamisme du judaïsme, volontiers prosélyte et missionnaire.

Notons néanmoins que cette virulence théologique n'exclut pas les rapports humains. Tertullien à Carthage, Origène à Alexandrie ou Jérôme à Bethléem ont des contacts fréquents avec les Juifs, notamment les rabbins avec lesquels ils discutent de l'exégèse des textes bibliques.

4 Les Juifs, figures théologiques

⁹ M. Taylor, *Anti-Judaism and Early Christian Identity: A Critique of the Scholarly Consensus*, Leiden, Brill, 1995.

Appelant à dépasser ce qu'elle appelle la *conflict theory* que nous venons d'évoquer, Miriam Taylor propose au contraire une *discourse theory*⁹. Plutôt que d'imaginer deux communautés en perpétuelle confrontation, cette historienne américaine considère que cet affrontement est plus rhétorique que réel. Dans leurs invectives contre les Juifs, les prédicateurs affrontent des adversaires imaginaires, qu'ils ne rencontrent pas vraiment et ne craignent pas. Les Juifs évoqués ne renvoient à aucune réalité sociale concrète. Ils constituent une figure qui sert de repoussoir pour mieux construire la figure du disciple du Christ. Cet effet est amplifié par le processus de tradition. Même si des auteurs ne rencontrent pas des Juifs, ils héritent d'arguments qu'ils répètent inlassablement, les transmettant eux-mêmes à leurs successeurs.

Cette question se pose par exemple pour Augustin, qui n'a que peu écrit directement contre les Juifs (le plus virulent reste un sermon, tardif, traditionnellement nommé *Adversus Iudaeos*), mais qui les mentionne régulièrement dans ses écrits contre les Manichéens, contre les Donatistes, les Pélagiens ou encore dans sa prédication. Les historiens ne s'accordent pas sur l'importance des communautés juives en Afrique du Nord au V^e siècle. Augustin ne fait allusion qu'à quelques reprises à la présence des Juifs réels, dans deux sermons (le s. 196,4 et le s. *Denis* 17,1) et quelques lettres (comme l'*ep.* 71 à propos des Juifs d'Oea, actuelle Tripoli, et l'*ep.* 8*). Cette rareté des occurrences amène certains spécialistes à remettre en cause le modèle de la concurrence.

En revanche, les Juifs sont très fréquemment évoqués par Augustin dans ses disputes théologiques. Pour Paula Friedriksen, la pensée d'Augustin sur le judaïsme a été stimulée par ses discussions avec les Manichéens qui

rejetent violemment toute influence juive dans les Ecritures ou la théologie¹⁰. Dans sa réponse, Augustin est amené à creuser sa vision du peuple juif. Celle-ci est éclairée par sa conception de la grâce, profondément marquée par la lecture qu'il fait en 396 de l'épître aux Romains, lorsqu'il souhaite répondre aux questions du prêtre milanais Simplicianus. Pour expliquer le salut de certains hommes et les damnations d'autres, tout en préservant la justice divine, Augustin en vient à concevoir l'humanité comme justement condamnée à cause de ses péchés, quelques-uns étant sauvés par un mystère de la grâce de Dieu. Dans le *Contre Fauste*, traité des réfutations des écrits d'un évêque manichéen, les Juifs deviennent alors la figure, herméneutique, de ceux qui n'ont pas reçu cette grâce et s'enferment dans l'obéissance à la Loi. Les autres adversaires d'Augustin présentent également des traits que l'évêque d'Hippone peut déceler dans cette figure juive. Les donatistes, schismatiques d'Afrique du Nord, s'en rapprochent par leur insistance sur la pureté rituelle, eux qui argumentent notamment à partir des versets vétéro-testamentaires qui traduisent cette exigence de pureté. Tandis que les Pélagiens, ces « athlètes du Christ », arguent de la dignité de la liberté humaine au point de prétendre parvenir au Salut en appliquant la Loi divine, à la suite des Juifs qui s'imaginent sauvés par la pratique de la Loi de Moïse.

¹⁰ P. Fredriksen, « Excaecati Occulta Justitia Dei : Augustine on Jews and Judaism », *Journal of Early Christian Studies* 3/3 (1995), p. 299-324.

Conclusion

La rivalité entre Juifs et Chrétiens dans les premiers siècles pourrait être comparée à une querelle fratricide. L'expérience humaine nous rappelle que les relations familiales peuvent prendre toutes les formes, de l'amour jusqu'à la haine. Les vicissitudes des descendants d'Abraham, telles que nous les présente le livre de la Genèse, ne nous disent pas autre chose. Juifs et Chrétiens se sont disputés un héritage commun, le Premier Testament. Issus d'un même Père, leurs polémiques ont été d'autant plus féroces qu'il fallait, pour chacune des communautés, apprendre à se démarquer l'une de l'autre. Si certains Chrétiens aimaient à « judaïser », au grand dam de Jean Chrysostome, c'est bien qu'ils percevaient la parenté des deux traditions. Cette proximité se rencontre également au niveau théologique, que les Pères de l'Eglise aient rencontré des Juifs concrets ou non.

Cet éclairage sur la polémique avec les Juifs ne doit néanmoins pas laisser penser qu'il s'agissait de l'unique sujet de préoccupation des Pères de l'Eglise. Une présentation structurée qui regroupe des morceaux épars chez un même auteur risque toujours de donner un effet grossissant. Ces écrits qui s'opposent aux Juifs ne sont eux-mêmes qu'une petite partie des œuvres patristiques, une fois passée la période où la démarcation entre les deux communautés était précisément un sujet brûlant. On ne connaît que très peu la

réalité de relations concrètes entre communautés chrétiennes et juives. Loin de la polémique bruyante, les Chrétiens rencontraient aussi des Juifs dans la vie courante, sans qu'on ait de trace d'émeutes ou de pogroms.

Cela nous rappelle la nécessité de prendre en compte le contexte historique, ce qui n'a malheureusement pas toujours été le cas. On peut fort justement reprocher aux Pères de l'Eglise d'avoir extrait des affirmations bibliques de leur contexte. A leur tour, les Pères de l'Eglise ont souffert du même procédé. Au Moyen Âge et par la suite, des citations patristiques polémiques ont été extraites et citées isolément, souvent enrichies d'écrits apocryphes beaucoup plus virulents envers les Juifs, qu'on a placés sous le nom des Pères de l'Eglise. Charriées par les siècles, elles sont venues enrichir l'arsenal de l'antijudaïsme théologique qui a lui-même préparé le terrain à l'antisémitisme contemporain.

Nicolas Potteau
Augustin de l'Assomption (Paris)